

# L'intrigante copie québécoise du **SUAIRE** **DE TURIN**

Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, les Ursulines de Québec ont reçu une copie du suaire de Turin : un objet rare et prestigieux. La trajectoire de cette étoffe mystérieuse apporte de nouveaux indices sur les puissantes connexions de leur fondatrice, Marie de l'Incarnation, et de son fils resté en France. Elle nous éclaire également sur l'importance des reliques en Nouvelle-France.

*Sylvain Lumbroso*

Difficile de détacher son regard du suaire de Turin. Ce drap de lin qui présente l'image évanescence d'un homme torturé comme le Jésus des Évangiles est une relique qui frappe l'imagination par son aspect réaliste. Depuis son émergence au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle (voir l'encadré à la page suivante), rares sont ses expositions publiques. Durant la Renaissance, son culte s'est notamment propagé grâce à un système de copies dites authentiques. Pour obtenir ce statut, la reproduction devait être mise en contact avec l'original lors d'une cérémonie religieuse. Cette pratique très encadrée et codifiée a conféré un caractère prestigieux à ces fac-similés, principalement disséminés dans des églises et des palais en Europe. La présence d'un tel objet dans la ville de Québec

depuis le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle est une véritable surprise. Surtout lorsque l'on songe à la précarité de la colonie à cette époque.

Cette anomalie n'a pas échappé au prêtre italien Luigi Fossati (1920-2007). Ce chercheur, qui a consacré une partie de sa carrière à recenser la totalité des reproductions du suaire, repère une copie chez les Ursulines de Québec en 1988, grâce à un réseau d'informateurs religieux. Il s'empresse d'écrire à la mère supérieure Rita Coulombe pour lui demander une photographie. Grâce au document reçu, il découvre une double pièce de tissu, de même taille que l'original, présentant un Jésus de face et de dos. Les marques dues à l'incendie de la chapelle du suaire en 1532 sont aussi reproduites. L'image n'est plus très nette mais les inscriptions sur les

## Le suaire de Turin

Ce drap est apparu en Champagne au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle au beau milieu d'une controverse, jamais éteinte à ce jour. Un évêque se plaint à cette période de l'usage de la relique pour créer un culte dans le village de Lirey (département de l'Aube en France), où des chanoines font croire aux visiteurs qu'il s'agit du linceul du Christ. La petite-fille du seigneur local fuira avec le drap et le confiera, après la mort de son mari, au duché de Savoie en échange d'une nouvelle terre en 1453. Cette famille le placera dans une chapelle à Chambéry puis à Turin. C'est là qu'il finira sa course et sera remis en valeur en 1898 à la suite de la circulation d'une photo dans le monde entier qui révèle des détails de l'image en impression sur le drap. Les sindonologues, spécialistes de l'étude de cette relique mondialement célèbre, sont persuadés qu'il s'agit d'un objet authentique qui a enveloppé le corps de Jésus. En 1988, une datation au carbone 14 a pourtant confirmé la confection du drap au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Les historiens poursuivent les études sur cet objet du Moyen Âge à la destinée hors du commun.

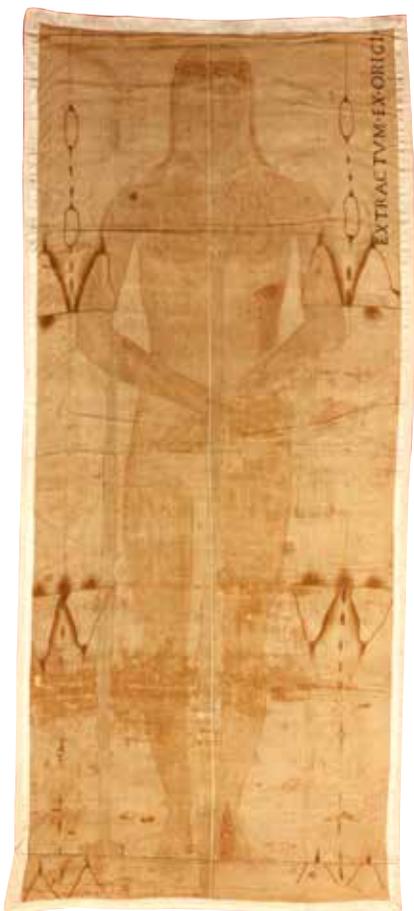
côtés donnent de précieuses indications à Luigi Fossati. *Extractum ex origina Taurini anno 1646* signifie que la peinture a été réalisée pour reproduire l'original à Turin en 1646. Le prêtre peut inscrire cette découverte à son tableau de chasse

mais déplore auprès de la révérende mère, la piètre qualité de la photo envoyée. De nouvelles prises de vue seront réalisées et expédiées à Luigi Fossati qui souhaite les utiliser pour publier une liste de linceuls semblables. Il est à l'affût d'autres

informations pour retracer l'étonnant trajet de la copie. Seulement voilà, le prêtre italien ne recevra pas d'indices complémentaires de la part de Québec : les Ursulines n'ont aucun document pour comprendre la provenance de cet objet.

### LE DESTIN SINGULIER DE MARIE DE L'INCARNATION

Pour poursuivre l'enquête et trouver une mention de cette copie du suaire, il faut se tourner vers un ouvrage du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, qui raconte l'histoire de cet ordre religieux féminin implanté à Québec en 1639. Dans *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, deux sœurs nous font entrer dans la chapelle de leur monastère : « Là est une parcelle de la vraie croix et une autre de la sainte épine ; là aussi est le



Vue de face de la copie  
des Ursulines de Québec.  
© Musée des Ursulines de Québec.  
Photographe Kedl.



Vue de dos de la copie  
des Ursulines de Québec.  
© Musée des Ursulines de Québec.  
Photographe Kedl.

saint suaire, précieux souvenirs du Golgotha qui disent aussitôt à notre cœur l'immense amour d'un Dieu pour sa créature. » Une note de bas de page précise que l'objet est une copie qui a touché le suaire original. Une autre section de l'ouvrage permet de relier l'étoffe peinte à son expéditeur : un certain Dom Claude Martin. Ce moine bénédictin du XVII<sup>e</sup> siècle, basé en France, est loin d'être inconnu pour les Ursulines de Québec. C'est en effet le fils de leur fondatrice : Marie de l'Incarnation.

Avant d'être religieuse, Marie de l'Incarnation s'appelait Marie Guyart, épouse Martin, et menait une existence ordinaire à Tours, en compagnie de son mari, maître ouvrier en soie. Le décès de ce dernier en 1619, alors que leur unique enfant n'a que six mois, réveille chez la jeune femme une vocation religieuse, autrefois contrariée par ses parents. Son fils a douze ans quand son projet aboutit : elle le confie à sa sœur Claude Buisson et rejoint les Ursulines de Tours. Son élan mystique la pousse encore plus loin. Six ans après avoir prononcé ses vœux, elle embarque pour le Canada afin d'évangéliser les Autochtones. Ce double abandon n'empêche



Mère Sainte-Ursule, d'après Enrico Bottoni, *L'extase de Marie de l'Incarnation*, vers 1890.

© Musée national des beaux-arts du Québec. Wikimedia Commons.

pas son fils Claude Martin, d'embrasser à son tour une carrière religieuse. Encouragé par sa mère, il rentre à l'abbaye de Vendôme au sud de Paris, en 1641, et devient moine bénédictin. La mère et le fils ne se reverront plus, mais ne cesseront jamais de correspondre. Ces lettres et toutes les missives de Marie de l'Incarnation constituent d'ailleurs un recueil incontournable pour étudier les premiers temps de la Nouvelle-France. La religieuse mentionne les nombreux événements qui jalonnent les soubresauts de la colonie naissante.

Même si les élans mystiques occupent la plus belle part de sa prose, Marie de l'Incarnation dissémine ça et là des détails pratiques, notamment à destination de son fils qui est devenu un véritable pourvoyeur d'objets sacrés. Ainsi, le 16 août 1664, elle lui signale qu'elle est toujours en attente d'un voile mortuaire ayant touché saint Benoît, dont le corps vient d'être déplacé lors d'une cérémonie. « Je n'ai point reçu cette sainte relique que je projettois de mettre avec celles que nous avons déjà » explique-t-elle. Comme le souligne le spécialiste d'histoire religieuse au Québec, Michel Dahan, les reliques arrivent très tôt dans la colonie : « elles occupent une place centrale car pour célébrer la messe, il faut qu'il y ait des reliques. Le premier prêtre dans la colonie est forcément venu avec de telles pièces. Par la suite, il fallait les importer d'Europe. » Le concile de Trente (1545-1563) a insisté sur le pouvoir des reliques et l'importance des saints alors que la réforme protestante a choisi de les dénigrer. La Nouvelle-France, dont le clergé est résolument tridentin, a donc un besoin criant de ces objets sacrés.

### LE PRÉCIEUX RELAIS DE DOM CLAUDE MARTIN

Dom Claude Martin s'avère un allié de poids dans cette quête à mesure qu'il grimpe dans la hiérarchie cléricale. Il devient ainsi grand prieur de l'abbaye royale de Saint-Denis, aux portes de Paris. Cette ascension lui permet entre autres de récupérer un morceau de la « vraie croix »

de Jésus, ramené du trésor royal d'Angleterre. Ils s'empresse de l'expédier au Canada. Contrairement au fac-similé du suaire, l'arrivée de cette relique en 1678 est documentée chez les Ursulines de Québec. Une lettre de Dom Claude Martin explicite l'objectif d'un tel envoi : « parce que nous avons une affection toute particulière pour les Ursulines de Québec en la Nouvelle France, nous avons jugé à propos de leur envoyer cette particule enfoncée dans un tuyau de cristal fermé hermétiquement des deux côtés tant pour leur donner une marque perpétuelle de notre bonne volonté envers leur monastère, qu'afin que le bois sacré de notre rédemption soit reconnu et adoré, dans le nouveau monde. » Alors que Marie de l'Incarnation est décédée six ans auparavant, son fils continue à envoyer des reliques pour attiser la dévotion en terre de mission. Comme Dom Claude Martin en atteste dans sa lettre : une ostension d'un morceau de la vraie croix déclenche généralement la ferveur populaire. Ce n'est cependant rien comparé au suaire de Turin et à ses copies.

Le moine bénédictin est bien placé pour le savoir. Comme son biographe Dom Guy-Marie Oury le précise : « durant son noviciat également, la duchesse de Vendôme apporta de Turin un fac-similé du Saint-Suaire que l'on fit vénérer au peuple avec une grande solennité. Dom Le Michel venu pour mettre ordre dans les archives du chartrier, témoin de la dévotion populaire, a dit sa crainte que dans la suite des temps la crédulité des fidèles ne le vénère comme le suaire authentique. » Le fac-similé représente un Christ grandeur nature et l'aspect flou de la peinture confère un caractère magique à cette image. L'ambiguïté sur la nature authentique de l'objet, certainement préservée lors des ostensions, a achevé d'impressionner les visiteurs. C'est donc lors de son entrée dans les ordres que Claude Martin a perçu la puissance d'une telle relique auprès du public. C'est cette capacité qu'il a voulu mettre au service de la Nouvelle-France. Obtenir une telle relique n'est cependant pas une chose facile : il faut se tourner vers les propriétaires du suaire de Turin, également émetteur des copies : la famille de Savoie.

## LE SUAIRE AU SERVICE DES SAVOIE

Depuis 1453, le suaire original est détenu par la maison de Savoie qui gère un petit État situé des deux côtés des Alpes. Cette pièce religieuse majeure est censée asseoir la légitimité de la famille qui doit lutter pour préserver son territoire, souvent rogné par ses puissants voisins européens. Le professeur en histoire chrétienne de l'université de Turin, Paolo Cozzo, a détaillé le mécanisme des copies dans *Reproductions de sacralité dans le duché de Savoie* : « D'un côté, la reproduction de la relique facilitait la propagation de son culte, et donc la propagation du prestige de la dynastie [...], de l'autre, [...] elle risquait de miner son essence, c'est-à-dire son caractère unique et non répétable. Ce dilemme favorisa la naissance d'une modalité particulière de la dévotion "sindonique", rigidement fixée par la cour de Savoie. » Pour transmettre la sacralité de l'objet et conserver un aspect exceptionnel aux fac-similés, les tissus peints « étaient appuyés sur l'original pour quelques instants, dans la conviction que ce contact physique leur permettrait de participer au mystère dont la relique était l'expression », décrypte Paolo Cozzo. Grâce à ce subterfuge, la maison de Savoie utilise son suaire comme une arme diplomatique, qu'elle réserve à une élite politique et religieuse.

Dom Claude Martin, qui n'appartient pas à cette strate sociale, a tout de même réussi à se procurer un tel drap sacré après la date qui y figure : 1646. Cette année correspond justement à une période où le duché de Savoie a besoin de l'appui des Français. L'heure est en effet à la régence : le duc de Savoie est mort et sa femme Christine de France a pris les rênes de l'État en 1637. Cette fille d'Henri IV, sœur de Louis XIII, doit faire face à une guerre civile ourdie par une partie de sa belle-famille, alliée des Espagnols. La régente doit se rapprocher de son pays d'origine. Elle devra composer avec les cardinaux Richelieu puis Mazarin qui ne bradent pas leur soutien. Pour intriguer, Christine de France s'appuie sur un de ses anciens secrétaires devenu supérieur d'un

## Les copies : une stratégie à double tranchant

Les historiens sont fascinés par la façon dont le suaire de Turin a éteint progressivement la renommée des autres linceuls. Comme le dénonçait Jean Calvin en 1543 dans son *Traité des reliques*, il existait au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle plusieurs linceuls du Christ réputés authentiques. La stratégie de dissémination des copies du suaire a joué un rôle certain dans cette bataille symbolique en propageant sa notoriété. La qualité des fac-similés a parfois joué en sa défaveur. Ainsi, le suaire de Besançon a fait un temps figure de concurrent alors qu'il n'était qu'une copie peinte. Il se trouve d'ailleurs une reproduction de ce suaire sous forme de broderie dans les collections des Ursulines de Québec. Preuve de sa lointaine diffusion.

couvent parisien: Albert Bailly. Ce dernier, bien intégré à la cour du royaume de France, lui sert d'informateur. Dans une de ses lettres datée de 1649, Albert Bailly réclame des œuvres d'art pour vénérer sainte Christine, puis il ajoute : « J'espère qu'elles seront accompagnées de quelques suaires qui auront touché le véritable. » La distribution des copies doit permettre d'obtenir le soutien de personnages influents. Quelques jours après, il expose à Christine de France ses connexions avec les familles nobles du royaume. Il vient de prêcher « au grand couvent des carmélites, qui est le triage des filles de condition de France. » Il cite notamment les duchesses de Vendôme et d'Aiguillon parmi ses rencontres.

Étonnamment, ces femmes sont directement liées à Dom Claude Martin et au Canada. Madame de Combalet, duchesse d'Aiguillon, a financé la construction de l'Hôtel-Dieu de la ville de Québec en 1639. Elle a plusieurs fois aidé directement Marie de l'Incarnation. Elle a par exemple œuvré pour trouver une place pour son fils auprès du cardinal de Richelieu en 1641. La duchesse de Vendôme est encore plus proche du moine bénédictin et de sa mère car, comme ils le précisent eux-mêmes dans leurs écrits, ils sont liés à la famille Babou de la Bourdaisière d'une façon directe qu'ils ne souhaitent pas révéler (voir l'encadré à la page 112). Cela les



Inconnu, *Portrait de Christine de France*, 2<sup>e</sup> moitié du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle.

© La Venaria Reale. Wikimedia Commons.

rapproche grandement de la duchesse de Vendôme, Françoise de Lorraine, qui a rejoint cette lignée en épousant le fils illégitime d'Henri IV, César de Vendôme. C'est cette même duchesse qui avait d'ailleurs apporté le fac-similé du suaire pendant le noviciat de Dom Claude Martin. Ces faits ne permettent pas de reconstituer à coup sûr la chaîne de propriété de la copie du suaire envoyé à Québec. Ils présentent néanmoins une piste sérieuse qui reste à confirmer.



Françoise de Lorraine (1592-1669) était duchesse de Vendôme, où se situait l'abbaye dans laquelle Claude Martin a fait son noviciat. Présente au mariage de Christine de France, elle a tissé des liens forts avec la maison de Savoie. Elle a possédé au moins une copie du suaire. © Wikimedia Commons.

Marie de l'Incarnation a donc bénéficié de ses origines familiales et du réseau de son fils pour initier l'arrivée en Nouvelle-France des reliques les plus prestigieuses, appelées à soutenir l'évangélisation des peuples. Le facsimilé du suaire est la preuve même de cette réussite.

Merci à Mario Latendresse de sindonology.org de m'avoir fait découvrir cet objet et à Philippe Roy-Lysencourt du Centre d'Études Marie-de-l'Incarnation pour son aide. ■

## Les Babou de la Bourdaisière

En 1641, Marie de l'Incarnation répond à une lettre de son fils, aujourd'hui disparue. Elle aborde un point majeur soulevé par le moine bénédictin qui vient d'apprendre un secret de famille, qualifié par ses soins d'« abaissement de naissance » : « je ne sçais qui vous en a donné connoissance ; je n'eusse eu garde de vous en parler. » Ce secret est probablement celui révélé par Dom Claude Martin dans la biographie qu'il consacrera à sa mère en 1677. Il explique que sa grand-mère maternelle était issue de la famille noble des Babou. Plus loin, il ajoute même une parabole lourde de sens : « Mais comme le Sauveur du monde n'a voulu naître d'une race royale que par une pauvre Vierge qui ne devoit point avoir d'autres richesses que son Fils ; ainsi il n'a pas permis que celle qu'il avoit choisie toute pour soy, et qu'il avoit dessein de prendre pour épouse d'une manière aussi extraordinaire et miraculeuse qu'on le verra dans la suite de cette histoire, sortit d'une famille illustre que par une mère qui n'avoit nul éclat... » Le fils de Marie de l'Incarnation évoque certainement ici les aventures adultérines de Marie Gaudin, épouse de Philibert Babou qui vivaient au xv<sup>e</sup> siècle. Cette femme, à la grande beauté, a très probablement entretenu une liaison avec François I<sup>er</sup> (selon deux auteurs crédibles de l'époque : Henri-Corneille Agrippa de Nettesheim puis Gédéon Tallemant des Réaux au siècle suivant). Une lignée illégitime serait née de cette union et Claude Martin et sa mère seraient ses descendants. Les personnages illustres abondent dans cet arbre généalogique, par exemple reliés à la maison de Savoie ou à la duchesse de Vendôme. Ce lien a certainement dû faciliter l'obtention de la copie du suaire.

## Pour en savoir plus

*Marie de l'Incarnation (1599-1675). Correspondance*, nouvelle édition par Dom Guy-Marie Oury Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971 ; Dom Guy-Marie Oury, *Dom Claude Martin : le fils de Marie de l'Incarnation*, Solesmes, Éditions de Solesmes, 1983 ; Paolo Cozzo, Andrea Merlotti et Andrea Nicolotti, *The Shroud at Court : History, Usages, Places and Images of a Dynastic Relic*, Leyden, Brill, 2019 ; Andrea Nicolotti, *The Shroud of Turin, The History and Legends of the World's Most Famous Relic*, Baylor University Press, 2019 ; Florine Vital-Durand, *Entre art et politique : Christine de France, duchesse et régente de Savoie (1619-1663)*, thèse de doctorat, université Grenoble Alpes, 2018.